

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 4 (1928-1929)
Heft: 26

Artikel: Grandes manœuvres et arbitrage
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712086>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nie recht froh geworden, da er die verheerende Wirkung des Dynamits im Falle eines Krieges wohl erkannte. Um den der Menschheit durch seine Erfindung angetanen Schaden wenigstens etwas auszugleichen, stiftete Nobel sein gesamtes, durch die Dynamitfabrikation erworbenes Vermögen zu dem bekannten Nobelpreise. Damit haben wir die Epoche der modernen Sprengstoffchemie erreicht, die auf Grund wissenschaftlicher Forschungen zu einer weiteren stattlichen Zahl verbesserter Sprengstoffe gelangte, auf welche hier nicht näher eingegangen werden soll, da wir mit unserer Darstellung vornehmlich eine Schilderung der älteren Geschichte des Schiesspulvers beabsichtigten.

Dr. P. Martell.

Grandes manœuvres et arbitrage

Dans quelques jours, la 2^e et la 6^e Divisions de l'armée suisse commenceront le 2^e cycle des grandes manœuvres d'après guerre. On se rappelle que le 1^{er} cycle, inauguré en 1924 par le 1^{er} Corps d'armée, se termina en 1926 avec les manœuvres de divisions du II^e Corps.

Le principe de l'opportunité et même de l'utilité des manœuvres de grande envergure fut longuement discuté, il y a cinq ans, dans les milieux militaires. Les adversaires de la reprise de ces vastes exercices prétendaient que la troupe, l'instrument tactique, n'était pas au point et qu'il convenait de l'y mettre avant de s'en servir pour l'instruction des Etats-majors. A quoi les partisans ripostaient que s'il fallait attendre cette mise au point pour entreprendre d'instruction pratique des chefs supérieurs, ceux-ci risquaient fort de ne s'instruire jamais !

Le débat n'empêcha pas les manœuvres d'avoir lieu, mais peut-être contribua-t-il à en réduire le champ d'expériences. Au 1^{er} Corps d'armée, des exercices de divisions combinées se limitèrent, en général, aux mouvements de troupes, fractionnements, marches d'approche, exploration, et autres évolutions qui constituent les préliminaires du combat proprement dit. Ainsi conçues et effectuées, ces manœuvres donnèrent ce qu'elles pourraient alors donner. Puisqu'il est entendu que les fautes surtout sont productives d'enseignements, ceux-ci furent abondants. Chaque chef put en prendre pour son grade, pour sa gouverne et celle de ses subordonnés. A ce propos, on doit regretter que la direction des manœuvres du 1^{er} Corps d'armée n'ait pas donné suite à l'intention qu'elle manifesta aux critiques d'Echallens et de Lyss, de synthétiser dans une brochure à l'usage des chefs les nombreuses expériences réalisées par les 2 divisions.

Depuis lors, les cours de répétitions ont été consacrés à l'instruction des unités subalternes, à l'introduction du fusil mitrailleur et à quelques exercices tactiques dans le cadre de la brigade. Aujourd'hui, les troupes sont-elles mieux « au point » qu'en 1924 pour entreprendre de grandes manœuvres ? Il est permis de le supposer. Néanmoins, de nombreux commandants d'unités se plaignent, avec raison, du peu de temps dont ils disposent pour exercer leur troupe. Déduisez des 13 jours du Cours de répétition, 3 jours consacré à la mobilisation, démobilisation et licenciement, un dimanche, 2 ou 3 jours absorbés par les tirs, inspections d'armes et autres, et vous verrez ce qu'il reste de temps pour entreprendre ou parfaire une instruction tactique de plus en plus compliquée ! Il faudra bien se résoudre à envisager une bonne fois le seul remède possible : la prolongation de la durée des cours de répétition, même si leur nombre devait en pâtir. En attendant, l'état de choses actuel peut-il motiver la suppression des grandes manœuvres,

comme d'aucuns le prétendent ? A mon avis, ce serait une erreur. Les manœuvres sont nécessaires non seulement pour exercer la coopération de toutes les armes sur le champ de bataille, mais aussi pour permettre aux chefs supérieurs et à leurs Etats-majors de s'instruire dans le maniement des grandes unités qu'ils auront à commander. Et les cours tactiques, les cours d'Etat-majors, me dira-t-on ? Ces cours théoriques sont, eux aussi, indispensables ; mais ils demandent un complément obligé dans la pratique des manœuvres. Sans la pratique qui vérifie les possibilités d'exécution, la théorie, chacun le sait, risque d'aboutir à de graves erreurs et à de dangereuses illusions.

D'autre part, les manœuvres étant un contrôle de notre préparation à la guerre, elles devraient pouvoir s'effectuer en tout temps. Ne sommes-nous pas censés être toujours prêts à entrer en campagne ? En 1914, les Belges mobilisés le 2 août se battaient le 4 contre les troupes de von Emmich, qui fondaient sur Liège sans crier gare ! Et toute une brigade de réservistes français, mise sur pied le 3 août, prit part à la campagne de Mulhouse qui débuta, le 7, par un combat de rencontre et une marche de 40 km ! Il est vrai que, dans les deux cas, les résultats furent ce qu'ils pouvaient être . . .

Pour être vraiment fécondes en enseignements, les manœuvres doivent présenter une image aussi fidèle que possible des évolutions et des réalités du champ de bataille. Sous ce rapport, les manœuvres d'avant-guerre laissaient fort à désirer, aussi bien chez nos voisins que chez nous. Trop souvent elles dégénéraient en spectacle à grand fla-fla à l'usage des badauds. A ce sujet, le général Ronquerol, dans un article de la « Revue militaire suisse » intitulé « Autour des leçons de la guerre », fait une intéressante comparaison entre les manœuvres françaises exécutées après 1870 et celles des armées qui précédèrent le drame de 1914. Instruits par les dures leçons de la défaite, les Français organisèrent d'abord leurs manœuvres « avec le souci constant de n'omettre aucun détail, de n'éviter aucune des fatigues que l'on pourrait trouver dans la réalité ». Mais tant s'oublie. A la veille de 1914, les grandes manœuvres françaises tombèrent, elles aussi, dans la formalisme et le tableau. « Aucun compte n'était plus tenu du temps nécessaire à l'artillerie pour préparer son tir et l'exécuter ; les mitrailleuses, dont le rôle dans la guerre prochaine s'annonçait considérable, ne tenait pas plus de place dans les critiques qu'un simple peloton. En résumé, on négligeait dans les grandes manœuvres, c'est-à-dire dans l'instruction d'ensemble de l'armée, trois éléments dont l'importance avait été mise en lumière en Mandchourie et qui devaient tenir dans la guerre mondiale une place très importante : le canon, la mitrailleuse et la tranchée. » (« Revue mil. suisse », mai 1927.) Au mois d'août 1914, les belligérants ont payé chèrement leurs erreurs tactiques, leur oubli des réalités de la guerre. A Mulhouse, à Sarrebourg, Morhange, dans les Ardennes et à Charle-roi, la fleur des armées française et allemande fut fauchée pour avoir méconnu l'effet du feu, pour avoir évolué sur ces champs de bataille connue ou le faisait sur le terrain des manœuvres de 1913. Et si nous, Suisses, étions entrés en campagne en 1914, quel pour cent de nos miliciens aurait payé les erreurs issues de nos grandes manœuvres traditionnelles ? Où en sommes-nous, aujourd'hui, 11 ans après la guerre ? N'avons-nous pas déjà une tendance à oublier ses dures leçons ? Rappelons-nous nos exercices tactiques lors de la reprise des cours de répétition. On ne concevait pas alors qu'une attaque pût s'effectuer sans préparation méthodiques, sans la collaboration minutieusement réglée de l'artillerie. Nos

manœuvres de 1924, toutes faites de mauvements, de combats ébauchés, ont involontairement contribué à nous éloigner de ces sages conceptions. Il faut y revenir dans nos prochaines manœuvres.

Le grand danger à éviter, c'est la précipitation. Or, 9 fois sur 10, **on va trop vite**. On ne manœuvre pas, on court. Une grande partie des erreurs proviennent de là. On n'a pas le temps de faire bien, c'est-à-dire lentement, méthodiquement, ce qu'on entreprend. Résultat : le gâchis qui discrédite les manœuvres. Voilà ce qu'il importe de modifier. Il est nécessaire que les acteurs du jeu se mettent entièrement dans la situation voulue, dans l'ambiance d'un vrai champ de bataille. Les différentes armes représentées doivent toutes collaborer étroitement comme l'exige la réalité. Pour cela, il faut leur en laisser le temps. — Pas de neutralisation. Le service sanitaire et le service de l'arrière, plus que les autres peut-être, ont besoin de faire leurs essais dans un cadre agrandi. Les nombreux avions qui sillonneront le plafond des manœuvres rappelleront l'importance primordiale de leur action future, trop oubliée chez nous. Les mouvements des troupes devront s'y conformer et, de ce fait, on sera bien obligé de recourir au camouflage et aux évolutions de nuit, au lieu de les supposer. Il en est de même pour les travaux de défense, les manipulations de terre, autant de choses essentielles dont on néglige de plus en plus l'apprentissage obligatoire. Bref, si nous voulons avoir de vraies manœuvres de guerre, il faut que chaque participant se comporte sur le terrain comme il le ferait s'il y avait des projectiles dans les armes manipulées.

Dans ce domaine surtout de l'utilisation du terrain, l'influence des chefs de section et des chefs de groupe est prédominante. Ce sont eux qui, réellement, règlent l'allure et marquent la physionomie du combat, suivant qu'ils observent ou non les principes de la conduite du feu qu'on leur a inculqués sur le champ d'exercice.

Si les officiers subalternes et surtout les **sous-officiers** ne se mettent pas dans la situation, s'ils n'ont pas leur troupe bien en main, le combat dégénère en « scènes de manœuvres » trop connues, c'est-à-dire, hélas ! en jeux puérils et néfastes.

Sans doute, il sera toujours extrêmement difficile de s'imaginer et de marquer l'effet du feu. Pour cela, en attendant mieux, on a recours à l'**arbitrage**.

Beaucoup de gens se figurent encore que le rôle des arbitres est de déterminer qui sera vainqueur au vaincu sur le champ de manœuvres. Grave erreur. « Les officiers de l'arbitrage ont pour **mission essentielle** de remplacer dans nos exercices de combat l'effet direct du feu ennemi sur les troupes combattantes. » Ainsi commencent les judicieuses « Prescriptions » que le Cdt. du 1er C. A. vient d'envoyer aux arbitres des prochaines manœuvres de la 2e division. Je ne m'arrêterai pas aux détails qui précisent ensuite la manière d'accomplir cette mission dont dépendent toutes les autres. « En résumé, dit-il, il s'agit pour les arbitres d'interdire toute action que le feu ennemi rendrait impossible, soit d'arrêter toute attaque qui ne peut pas vaincre la résistance qu'elle rencontre, de ralentir l'allure d'une attaque en proportion des moyens mis en ligne et des **pertes subies**, et de neutraliser une résistance dans la mesure du feu qu'elle subit. »

Il n'est pas douteux que l'arbitrage de l'infanterie effectué d'après les prescriptions résumées ci-dessus ne donne des résultats satisfaisants.

Reste la question de l'arbitrage du feu d'artillerie. C'est la plus difficile à résoudre, le renseignement « volant » moins vite que l'obus. De fait, dans nos manœuvres, il est rare que le feu d'artillerie soit marqué suf-

fisamment tôt pour que les troupes qui en pâtissent ou en bénéficient modifient à temps leur attitude.

Pour réduire la difficulté le plus possible, le Cdt. du 1er C. A. a prévu, outre un système de transmission perfectionné, l'utilisation des fanions et des **blinkers**. L'emploi de ces derniers est, sauf erreur, une innovation. Il sera intéressant de voir ce que donneront les essais.

Une autre innovation, à mon avis, devrait être tentée : La **T. S. F.** Pourquoi pas ? Aujourd'hui, ce moyen idéal de transmission s'est vulgarisé. Les postes de commandement d'artillerie pourraient être munis d'appareils émetteurs pour désigner l'objectif de la canonnade. Des postes récepteurs au service de l'arbitrage permettraient d'aviser instantanément les troupes intéressées, sous une forme ou sous une autre.

Cette question mérite d'être étudiée si l'on veut perfectionner l'arbitrage. En tout cas, j'estime que nos compagnies de projecteurs et de radiotélégraphistes feraient de la besogne utile en exploitant ce nouveau champ d'expériences.

Je me résume.

Les grandes manœuvres sont nécessaires à l'instruction des chefs et des troupes de toutes les armées. Pour être profitable, leur exécution doit être conforme aux exigences de la guerre. Un service d'arbitrage perfectionné contribuera à diminuer les invraisemblances provoquées par l'absence de projectiles, et à maintenir les évolutions dans le cadre de la réalité.

Ainsi comprises, les manœuvres de grande envergure produiront des résultats en rapport avec les dépenses de temps et d'argent qu'elles occasionnent, ainsi qu'avec les efforts qu'elles exigent de tous ceux qui les exécutent.

Colonel A. Ceri.

A l'infirmerie

Extrait de « l'arm au pied » d'Henri Chardon.
(Libr. Payot & Co., Lausanne.)

L'infirmerie était installée au rez-de-chaussée d'une maison de paysan, dans une grande pièce tapissée de papiers à rames mirobolants. Elle ne rappelait que de loin les infirmeries de campagne. La paille manquait sur le sol et les courants d'air au plafond. En revanche, par les soins d'une personne dévouée qui avait quêté meubles et lingerie aux environs, les malades pouvaient s'y étendre dans les lits et s'y asseoir sur des chaises. La chambre du capitaine était contiguë. Les malades n'avaient qu'à se bien tenir.

Klein y trouva deux camarades : Katz, affligé d'une bronchite et Louis-Auguste Pilet, de la troisième section, plié en deux par un lumbago. Katz, d'abord, fut enchanté de la distraction qui lui venait, le malheureux Louis-Auguste n'ouvrant la bouche que pour geindre ou réclamer une friction. Mais Katz ne tarda pas à faire grise mine : Klein ne faisait que courir aux W.-C. ; distraction évidemment dénuée d'attraits. La visite du médecin ne produisit aucun changement. Pilet continua à geindre, Klein à courir et Katz à ronchonner.

En rentrant chez lui à une heure, le capitaine s'arrêta devant le lit du nouveau venu étendu tout habillé.

— Qu'est-ce que vous fichez là, Klein ?

En deux mots, le malade confessa la nature de son indisposition.

— Ça ne m'étonne pas, dit l'officier. Vous avez sans doute croqué des pommes mal mûres, ainsi que tant d'autres ?

— Je vous demande pardon, mon capitaine. Je ne suis plus d'âge à me rendre malade comme un enfant.

— Alors ?